



Une partie de l'équipage du Mauritius lors d'une escale à Pyramiden, Spitzberg, le 26 juillet 2020. Avec de gauche à droite, Pierre Baumgart (de dos), Ambroise Héritier, Pietro Godenzi (de dos), Stéphane Fischer, Noémie Stockhammer et Arnaud Baumgart (de dos). MATTHIEU BERTHOD

Inspiré par la navigation en mer, le premier opus de la revue *Sillages* réunit reportages dessinés, fusains, gravures comme autant de regards croisés sur le Grand Nord

## DU VOILIER À LA REVUE

MAXIME MAILLARD

**Beau livre** ► Appelons cela une odyssée, comme au temps d'Homère, à ceci près qu'elle se déroule dans un monde rapetissé sous l'effet de la circulation accélérée des connaissances et de nous autres bipèdes humains. Une odyssée comme un voyage mouvementé, semé d'imprévus, d'aventures, de rencontres qui font lever l'imagination tel un levain et animent des personnes que les circonstances réuniront autour de la confection d'un bel objet d'art baptisé *Sillages*. En l'occurrence une revue de 140 pages où la réflexion croise la contemplation, le dessin l'écriture manuscrite, et dont on se propose ici de raconter la gestation, afin d'illustrer les synergies engagées dans une forme de création collective au XXI<sup>e</sup> siècle.

La préhistoire de ce projet remonte à 2007 lorsque la Fondation Pacifique est créée à Genève pour contribuer à une meilleure compréhension de l'impact humain sur les océans. Depuis 2009, elle pilote des expéditions maritimes au long cours à bord de deux voiliers: le Fleur de Passion, ancien bali-

seur de mines de la Marine allemande; et Le Mauritius, goélette en acier de 30 mètres de long. Battant pavillon suisse, ces deux embarcations accueillent désormais scientifiques, journalistes, adolescent·es en rupture, artistes, dans un souci d'échange multidisciplinaire et de sensibilisation du grand public (lire page suivante).

### Métaphore d'une planète limitée, le bateau s'est mué en support de rêverie

En 2015, cinq siècles après le premier tour du globe emmené par Fernand de Magellan, Fleur de Passion lève les voiles de Séville pour une circumnavigation de quatre ans, dont le volet scientifique vise notamment à cartographier les fonds marins et à observer les effets de la pollution sonore en mer. Sur son pont de 120 m<sup>2</sup> se succéderont vingt dessinateurs et dessinatrices. Il en résultera *Dans le miroir de*

*Magellan. Le rétrécissement du monde* (Slatkine, 2019), ouvrage illustré alternant journal de bord et visions croquées au fil des nœuds marins. Métaphore d'une planète limitée, le bateau s'est mué en résidence flottante, en support de rêverie, bientôt relayé par l'objet-livre, frêle esquif dépositaire d'une multiplicité de regards sur une expérience partagée: un voyage sur les mers.

### Au hasard des rues

Parmi eux Katharina Kreil, artiste-dessinatrice spécialisée dans l'art de la gravure; Matthieu Berthod, graphiste et bédéiste adepte du reportage dessiné; et Ambroise Héritier, peintre-illustrateur. Habités à la solitude insulaire de l'atelier, ces trois-là ne se connaissaient pas avant l'expédition. En février 2020, peu de temps après la fin de l'aventure, «par un jour de grisaille, je remonte la rue de la Servette en poussant mon vélo. A peu près à la hauteur du cinéma Nord Sud, je tombe sur Matthieu. – Salut – Hé salut», relate Katharina Kreil dans sa contribution écrite-dessinée à ce qui deviendra *Sillages*: le premier numéro paru en juin d'une série de quatre

«annuels poétiques et dessinés» inspirés cette fois-ci par une expédition dans le Grand Nord. Mais pas si vite papillon... «L'art est long et le temps est court», soupirait Baudelaire.

En dix-huit pages encrées-gouachées vibrantes d'annotations, Katharina illustre la genèse d'un projet né au hasard des rues, entre une table de bistrot avec Matthieu et Ambroise, une session de Skype à trois (premier confinement oblige) et un roadtrip dans une France quasi déserte vers Douarnenez, où se prépare le départ du Mauritius pour l'Arctique, le 8 juin 2020. Katharina en profite alors pour fixer quelques vues sépia du port-musée sous un ciel chagriné.

Les trois acolytes embarqueront brièvement pour Camaret avant de rentrer en Suisse affiner leur projet. Il s'agit de nouer un partenariat avec la Fondation Pacifique autour de ce nouveau volet culturel, de récolter des fonds et pour ce faire de se fédérer sous une raison sociale. Là aussi réside la part du collectif. De leur amitié naîtra l'association Makaline, chargée de la mise en œuvre artistique et éditoriale de cet objet de papier encore mal identifié,

mais déjà contenu dans une commune envie: remonter à bord et raconter.

### «Et puis on est partis»

Mine de plomb, feutres et encre de Chine: dans son «Carnet de route», Matthieu Berthod alterne en noir/blanc dessins de paysages et vignettes de BD relatant des scènes du quotidien – timonerie, séances de travail, un rou-pillon sur le pont de l'artiste naturaliste Pierre Baumgart monté à bord pour observer le narval.

On découvre la morphologie épurée des côtes norvégiennes, des baraquements à Pyramiden, le petit port brinquebalant de Barentsburg au premier plan d'une mer comme dormante. La couleur s'invite à travers les petits blocs manuscrits: «Bleus anthracite délavés par ciel nuageux. Mais quand le soleil perce, le flanc exposé des montagnes prend la teinte d'un toblerone aux amandes», note le quinquagénaire parti de Tromsø le 14 juillet 2020 avec son comparse Ambroise Héritier.

On le retrouve quelques pages plus loin aux abords du Svalbard, «première vertèbre de la grande dorsale des îles de l'Atlantique». Il a troqué la mine pour l'aquarelle (des bleus, des ors, des bruns), le recueil d'impressions...

### «ENSEMBLE!» 6/7

Cet été, Le Mag s'intéresse aux nouvelles formes de création collective, réinventions originales de la collaboration artistique au XXI<sup>e</sup> siècle. CO

... pour ce qu'il appelle ses «écarts digressifs». «L'imagination s'emballa, les rapports de taille et d'échelle s'embrouillèrent».

Le paysage équivoque devient une pâtisserie, les sédiments prennent des allures de base fondante, les gravats se métamorphosent en chocolat et la génoise émerge du granite. Rimes d'images, correspondances, la poésie comme rapprochement de deux objets éloignés. Voici un relief qui fait songer à un grand morse endormi, à une tête plate de détective. «On est parfois tellement déstabilisé en voyage qu'on cherche à rapporter l'inconnu vers le connu», relève ce militant du récit poétique.

**«Le voyage guide mes outils»**

De son côté, Ambroise Héritier confie que c'est en rentrant du voyage qu'il y retourne... avec ses fusains et ses pastels secs. Pour retrouver la monotonie des étendues d'eau bercées d'embruns, de brumes, d'ombres flouées par la nuit longuement éprouvée lorsqu'il était de quart. Sur le voilier, chacun met la main au gouvernail quand Pietro, le skipper et président de la Fondation, se repose. L'artiste lui consacre d'ailleurs un poème-portrait tendu comme une voile, aimable et taquin («C'est un dur à cuir au cœur tendre»). On s'étonne de ce contraste entre textes expressifs où affleure l'humour et les dessins à la beauté crépusculaire. «Le voyage guide mes outils» lâche celui qui rêvait petit d'aller sur le bateau du commandant Cousteau.

L'autodérision et la mélancolie sont deux manières d'appréhender un même désenchantement, une même nostalgie de l'aventure avec un grand A, du monde sauvage et de ses illusions. Comme à la vue de cet ours polaire et de son petit («Ultime Graal du

voyage!») que les jumelles révèlent sanglé d'un collier géolocalisé. «Fini le temps des Magellan où l'ailleurs avait le goût du mystère absolu», écrit-il. Le monde serait-il devenu un miroir où se reflète partout la mainmise de l'humain? Le voyageur ne serait-il qu'une variété socialement valorisée de touriste? «On est plutôt des pantins que des aventuriers», désacralise Ambroise; Matthieu ne suggère pas autre chose: «Pauvres petits êtres de passage que nous sommes.»

Depuis le livre-culte de Lévi-Strauss, *Tristes tropiques* (1955) et son incipit lapidaire («Je hais les voyages et les explorateurs. Et voici que je m'apprete à raconter mes expéditions»), il est devenu périlleux de sillonner le globe sans réfléchir à son empreinte, aux effets de sa présence, aux clichés romantiques attachés à l'idée du voyage.

Cette préoccupation rejoint «une forme d'honnêteté, d'humilité» selon Ambroise. «Tu ne peux pas passer à côté», précise Matthieu, le changement climatique, ça saute aux yeux, les populations sont touchées chaque jour dans leur manière de vivre. Nous sommes là pour observer le monde, mais aussi les contradictions que nous incarnons.» Tous ont par exemple pris l'avion pour rejoindre le voilier, ce qui représente des tonnes de CO2 que la Fondation Pacifique s'attache à compenser en investissant dans des projets liés aux problématiques des espaces traversés (gestion des forêts pour le Nord; restauration des coraux pour les missions de Fleur de Passion dans la mer Rouge).

**Le dédic Mike Horn**

Cette intrication entre autocritique et contemplation, approfondissement réflexif et éloge de la beauté fait battre le pouls de *Sillages*. Objet éditorial ou

vert aux quatre vents, lieu du composite et du multiple, parcouru de variations et de motifs récurrents appréhendés par des sensibilités différentes. Tel cet oiseau (un bec-croisé des sapins) agrippé à une écoute de la voile à trois jours des côtes dont on effleure la fragilité à travers le dessin d'Ambroise et l'annotation de Matthieu; le plantigrade, objet de nombreux croquis signés Pierre Baumgart; ou encore Mike Horn «sur son bateau Tara style estampillé Mercedes-Benz», que les deux compères croisent lors d'une escale.

Bien malgré lui, l'«aventurier professionnel» (ainsi qu'il se dénomme sur son site internet), a permis aux membres de Makaline d'affiner l'orientation de leur projet: «Quand nous sommes rentrés de voyage, explique Ambroise, Mike Horn était avec des Youtubeurs qu'il faisait venir sur son bateau. Lorsque j'ai vu leur travail en ligne, j'étais catastrophé. Et Matthieu m'a dit 'c'est ça qu'on ne veut pas faire'. Le clinquant, le kitsch, le tape-à-l'œil.»

L'aventure éditoriale durera dix mois (contre un mois de pérégrinations), jalonnés de repas-discussions, de tensions passagères, de séances de réflexion sur le format, la typo, la reliure (au fil), sur le mode d'intégration de la pluralité dans un objet unique que tous s'accordent à vouloir «beau». «Avec une préoccupation écologique», précise Ambroise, ce qui se traduira par l'usage du papier Favini à base d'algue. Beau, mais distinct du magazine et de son papier glacé, plutôt inspiré du fanzine et de son esprit *do it yourself*, où tout un chacun peut être à la fois rédacteur, éditeur, imprimeur.

«Il y avait aussi l'idée d'ouvrir à d'autres, des gens qui avaient des liens avec le Grand Nord, de faire appel à leurs souvenirs.» Le trio Ma-

kaline sollicitera Laura Drompt (ex-coredactrice en chef du *Courrier*) pour aller à la rencontre de Charly, Marc, Sylvie, Jessica et Marine qui furent du voyage au Svalbard à d'autres époques, suivant la piste d'autres rêves, qu'ils s'accordassent alors avec un désir de vivre autrement (en naviguant) ou avec l'épreuve d'une immersion «géologique» (un stage dans une mine de charbon de Longyearbyen en 1972). Ce récit tissé de témoignages intitulé «De l'or au fond des yeux» voisine avec d'autres contributions, comme la chronique bourlingueuse de l'écrivain vaudois Eugène ou le carnet peint du bédéiste Wazem, qui voyagea avec son père au Spitzberg dix ans plus tôt.

**«Nous sommes là pour observer le monde, mais aussi les contradictions que nous incarnons»**

Matthieu Berthod

Comme toutes les belles choses, *Sillages* est un peu plus que ce que ses artisans prévoient qu'il fût. A l'image d'Ambroise Héritier qui pensait monter sur le bateau «à la bonne franquette» et troquer quelques dessins contre un tour en mer. Il n'imaginait pas que la mer fédère. Il avait peut-être aussi oublié qu'un bateau «vous oblige à aller au bout de l'humain», et que l'humain, tout comme les paysages, la nuit, le brouillard ou le vent, ça peut vous poursuivre jusque dans un livre. I

Association Makaline, *Sillages*, 140 pp. association@makaline.ch

**«La gravure à bord, ça rassemble»**

**Estampe** ► Comme le rappelle l'artiste Katharina Kreil, il fut un temps où «les explorateurs ramenaient des plantes pour les étudier et les classer dans de magnifiques herbiers». Le Jardin botanique de Genève, où travaille Matthieu Berthod, abrite d'ailleurs un des plus riches exemplaires au monde (6 millions d'échantillons), qui a inspiré Katharina pour son projet de grand «herbier-bourbier» à base de déchets imprimés récoltés en mer.

La «chaussette» mise à l'eau durant la navigation du Mauritius et de Fleur de Passion sert de fournisseur en matériaux de tout genre (alu, caoutchouc, polymères) dont elle fixe l'empreinte à l'aide d'une presse de gravure emportée à bord. Plusieurs exemples de son travail jalonnent la revue *Sillages*, illustration des liens entre la mer et le livre, entre le rebus et l'art.

«J'aimerais montrer que chaque déchet n'est à la base pas un déchet et qu'il a une histoire à raconter. En l'encre, en le compressant, il révèle un nouvel aspect de sa nature et se trouve ainsi magnifié», explique celle qui vient d'embarquer à bord du Mauritius. «La presse rassemble, elle permet à des artistes en résidence de pratiquer, des ateliers peuvent être organisés avec les jeunes montés à bord. La gravure permet aussi d'échanger, voir d'entrer en contact avec des personnes rencontrées pendant le voyage, c'est un outil compatible avec cet environnement maritime. D'ailleurs, on dit communément 'tourner le volant de la presse pour faire avancer le plateau'».

«Recycler, magnifier», tel est le leitmotiv d'une activité qu'elle déploie aussi dans le cadre d'ateliers scolaires, à partir d'emballages Tetra Pak usagés. Une manière de stimuler l'imagination des élèves et de les mettre en confiance, car «la brique est très facile à utiliser, ce qui rend la pratique de la gravure très accessible et laisse une grande liberté, avec des résultats assez étonnants, même pour des néophytes». MMD



Image onirique signée Ambroise Héritier. DR



Feu de camp sur le rivage sous le soleil de minuit (26 juillet 2020), dessin de Matthieu Berthod. DR

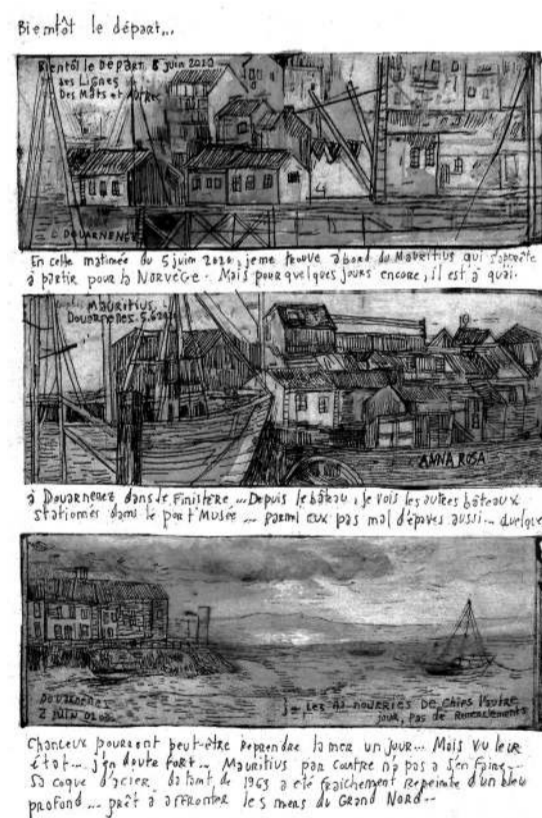


Planche de Katharina Kreil, produite avant le départ, du Mauritius le 8 juin 2020 de Douardene. DR

**Regard artistique et médiation scientifique**

**Partenariat** ► Fruit d'une collaboration avec la Fondation Pacifique, la revue *Sillages* pourrait offrir un rayonnement aux activités de recherche menées par l'organisation.

A l'heure où l'on écrit ces lignes, *Le Mauritius* poursuit son expédition autour de l'Arctique. Vendredi passé, le voilier était arrivé dans la baie de Disko, à Illulissat (qui signifie «icebergs» en groenlandais). Une latitude inédite pour la Fondation Pacifique, plus habituée à voir naviguer ses bateaux dans les mers tempérées. L'occasion d'échanger quelques mots matinaux avec Laure Müller, qui pilote depuis un an le volet scientifique de l'organisation.

«Les recherches dans le Grand Nord visent à raffiner les modèles climatiques par rapport au méthane et au dioxyde de carbone. Nous récoltons des données sur les échanges gazeux entre l'océan et l'atmosphère en collaboration avec l'université de Genève. Qu'est-ce qui change avec le réchauffement climatique? Est-ce que les eaux froides fonctionnent encore comme des puits de dioxyde de carbone?»

**Des questionnements** que l'océanographe a bon espoir de voir davantage investis dans les prochains numéros de la revue *Sillages*. Car hormis le travail de gravure à base de déchets plastiques mené par Katharina Kreil (lire ci-dessus), force est

de constater que les protocoles scientifiques menés à bord ont moins préoccupé les artistes que les paysages ou la faune. «Plus fastidieux, pas sexy, concède Ambroise Héritier. C'est une matière que je ne me suis pas employé à narrer.» «Quand nous sommes montés à bord, se souvient Matthieu Berthod, la partie scientifique était réduite à une portion congrue, soit des prélèvements, pas facile de collaborer...» Et le bédéiste de lancer une piste: «On pourrait imaginer aller à Barcelone voir comment les scientifiques traitent les données relatives à la pollution sonore, par exemple.» Pour Laure Müller, «tout dépend de la dynamique de groupe. Beaucoup d'échanges ont eu lieu à bord sur ces thèmes. C'est l'ADN de notre projet: créer

un maximum de ponts entre les volets socio-éducatif, scientifique et artistique.»

**Sans doute que le monde** des sciences n'a jamais eu autant besoin des artistes qu'aujourd'hui. Les bouleversements environnementaux n'épargnent plus personne. Tous dans le même bateau, poètes, savants, société civile. «L'art est très important, selon Laure Müller, c'est un moyen élégant de faire de la médiation scientifique, de trouver un langage qui touche les gens de manière intellectuelle et émotionnelle. Sans ça, difficile de faire comprendre ce qui se joue ici.» MMD